

Vidosav Stevanovic

LA NEIGE ET LES CHIENS

(Belfond, 1993)

« ... Si l'Espagne de 36 a eu son Malraux, et 39-45 son Claude Simon, si le Vietnam a eu son Neil Sheehan, et le Liban son Oriana Fallaci, la guerre des Balkans aura désormais son Stevanovic... La force de Stevanovic, c'est de dépasser le document pour nous donner un roman célinien tout en fustigeant la pathologie des idéologies nationalistes, les ravages de l'alcool et du sexe, les manipulations de l'informations et les mensonges de la propagande serbe. Un roman féroce, époustouflant de lucidité. Et de désespoir. »

(André Clavel: L'Événement du Jeudi)

« Vidosav Stevanovic est serbe, de Belgrade. Mais un Serbe indépendant et démocrate. *La Neige et les chiens*, qui regroupe les deux premières parties d'une « trilogie sur la guerre », est un beau livre, d'une écriture déchiquetée, bombardée, dans l'urgence, qui nous fait approcher de l'horreur, usant volontiers du fantastique et du délire pour supporter l'insoutenable. »

(Nicole Zand: Le Monde)

« Auteur célèbre d'une dizaine de romans, directeur de deux grandes maisons d'édition yougoslaves, Stevanovic, dès le début de la guerre, a quitté son pays pour un exil volontaire d'un an, à Athènes. Rentré en Serbie, mais se sentant menacé à Belgrade, il a trouvé refuge dans son village natal – et dans son œuvre, sa seule arme... Fatalité de l'endroit. Personne n'y échappe. Pas même le lecteur. Une lente succession de monologues l'entraîne vers le fond... et c'est la grande beauté de ce Requiem que de nous montrer de l'intérieur, mieux qu'aucun reportage, cette guerre où les bourreaux sont leurs premières victimes, où tout meurtre est un suicide... »

(Jean-Baptiste Michel: Le nouvel Observateur)

« Enfin le livre que nous attendions! Cela qui, écrit par un grand auteur yougoslave, serait l'imprécation du conflit... Entre le réel et une irréalité qui est celle des conflits qui ont transcendé la réalité. Stevanovic nous livre une œuvre au symbolisme puissant, où courent les chiens noirs de la haine abjecte, totale. »

(Daniel Walther: Dernières Nouvelles d'Alsace)

« Le livre de Vidosav Stevanovic... nous arrive avec la violence d'un coup de poing... Le fantastique, ici, renforce la réalité. »

(Jacques Jaubert: les Echos)

« La guerre est affaire de tueurs et des soldats. À mi-chemin entre le fantastique et l'allégorique, le roman saisissant du Serbe Vidosav Stevanovic nous présente des personnages de la guerre actuelle, qu'ils soient miliciens devenus tueurs au quotidien ou civils luttant pour leur survie. »

(Renaud Girard: Le Figaro)

« Stevanovic hurle. Ni avec les chiens ni avec les chats. Moins encore avec les loups... Ainsi ce livre urgent, brûlant, et pourtant littérairement exigeant, que Vidosav Stevanovic a tiré d'une douleur à la fois personnelle et collective, insondable. »

(François Salvaing: Humanité)

« Voici le premier livre inspiré par la tragédie yougoslave qui échappe entièrement à la propagande de l'un ou l'autre clan. En visionnaire à la Dostoïevski, Vidosav Stevanovic nous plonge aussitôt au cœur d'un cauchemar à la fois hyperréaliste et transfiguré par la vision poétique de l'auteur. »

(Jean-Louis Kuffer: Tribune du Genève)

« Car, si le regard de Vidosav Stevanovic est sans complaisance pour la nature humaine, violente autant que tendre, vorace, égoïste, cruelle, il n'y porte pas un jugement moral. En revanche, son jugement est sans appel contre ceux qui ont réveillé les chiens de nos propres ténèbres, qui font geler sous la neige la ville antique, nos rêves d'humanité, d'amour et de prospérité. »

(Franjo Termacic: La Quinzaine littéraire)

« ... Les gens meurent pour une idéologie de vieillards bricolée avec les restes du communisme ! nous avertit l'auteur de ce roman au réalisme halluciné, seul le fantastique pouvant décrire l'innommable. »

(Dominique Durand: Le Canard Enchaîné)

« Un humour désespéré pimente cette gerbe de monologues déments où, parfois, une femme, vite étranglée, rappelle les droits de l'individu et de l'amour. »

(Paul-Jean Franceschini: L'Express)

« Mêlant faits réels et personnages imaginaires, Vidosav Stevanovic se définit comme un romancier du « réalisme fantastique ». Ses personnages sont poursuivis par des chiens fantomatiques, incarnations de toutes leurs peurs. »

(Fabrice Pozzoli-Monteney: Le Jour)

« Pour Vidosav Stevanovic, sur les champs des batailles, le champ des horreurs, Eros vaincra Thanatos. Et les chiens noirs, ses terrifiants fantômes, disparaîtront. »

(Michel Vagner: Est Républicain)

« Les folies et les atrocités de la guerre dans l'ex-Yougoslavie ont inspiré à l'écrivain serbe Vidosav Stevanovic un roman cauchemardesque et fort où l'homme finit par ressembler au chien, gardien mythologique des enfers et de la mort. »

(Joseph Limagne: Ouest France)

« Malgré ses multiples scènes dignes des carnages peints par Goya, *La Neige et les chiens* n'est pas seulement un roman-vérité, car la littérature y transfigure la réalité pour dire l'insupportable, nommer innommable dans un seul but : maudire une guerre où l'homme, métamorphosé en molosse, aura appris à aboyer au lieu de pleurer. »

(André Clavel: Samedi Littéraire)

« Le récit se fait par rafales plus ou moins brèves selon la pression du doigt sur la détente et, lorsque l'on referme le livre, on s'étonne d'être encore en vie et que le soleil brille. »

(Monique Thies: le Méridional)

CHRISTOS ET LES CHIENS

(Belfond, 1993)

« La publication « Christos et les Chiens » devrait secouer nos indolences et susciter un intérêt de longue durée. Ce dernier volet est une poignante histoire, mais aussi un livre de recherche... Cette nef de fous est d'une superbe et malade contagion. Le chaos est dominé par une étrange musique: le livre est en même temps un requiem et une pavane, un chant funèbre et un poème sur la désintégration de l'âme humaine. À mille lieues du reportage, il plane au-dessus des tombes ouvertes et des charniers psychiques. »

(Alain Bosquet: Le Quotidien)

« Ce roman initiatique, fait d'extase et de répulsion, est comme le symbole et la synthèse des luttes fratricides en Yougoslavie. La raison et la logique n'y jouent aucun rôle. L'instinct de tuer et d'être tué y régné d'un bout à l'autre. C'est à la fois une dénonciation et une apologie de la guerre civile, considéré comme une nécessité. À côté de cet auteur hanté, le roublard Louis-Ferdinand Céline n'est qu'un enfant de chœur. »

(Alain Bosquet: Mes dix livres de la saison)

« Après avoir décrit les horreurs de la guerre, c'est après-guerre qu'il évoque avec le même réalisme fantastique... Rarement la formule de Hobbes, « l'homme est un loup pour

l'homme », n'a été aussi bien adaptée! Toute la tragédie de l'actuelle guerre dans l'ex-Yougoslavie, avec son cortège de haines et de malheurs, se trouve résumée dans ce livre violent, aux accents parfois désespéré. »

(La Pensée Russe)

« Vidosav Stevanovic exprime la douleur d'un peuple avec une force terrible. On dirait qu'il hausse la souffrance au rang de la poésie ou du chant, s'il n'y avait toujours un sous-entendu de douceur dans ce mot de poésie. Comme dans « *La neige et les chiens* », « *Christos et les chiens* » donne la parole aux mêmes personnages à la fois réalistes et symboliques. Que leur mal se situe dans la cruauté, dans le cynisme inhumain ou dans la soumission, ils ont tous franchi une certaine limite irrémédiable. Le témoin, l'Écrivain exilée, les accompagne. »

(La Suisse)

« Vidosav Stevanovic poursuit son évocation fantastique de l'horreur et de la violence. En temps de paix, cette fois... On ne comprend pas toujours, mais on ne peut rester insensible à cette érutation délirante qui, si elle est loin d'être limpide, traduit, par l'humour noir et la force poétique du mot, avec des éclats d'une grande beauté, le fond du désespoir. Et de la douleur. »

(Nicole Zand: Le Monde)

« D'emblée, c'est dans une spirale de l'éclatement, à l'image de la guerre elle-même et d'un pays déchiré, que le récit nous entraîne. Éclatement de la structure narrative, d'abord, puisque les différents protagonistes – victimes et bourreaux – livrent, l'un après l'autre, une vision de la guerre en train de se dérouler à côté d'eux, autour d'eux, et surtout en eux. Des monologues cloisonnés se succèdent : tout à tour, on approche Christos, l'enfant qui refuse de parler, Maria la veuve hallucinée, Apostol le « grand frère » devenu tueur fou, ou encore Agelos qui rêvait de gagner l'Amérique... »

(Belgique)

« Dans un réalisme effrayant, mêlé de fantastique symboliste, cette troisième partie de la « Trilogie » peut certes se lire séparément, mais constitue « l'élucidation historico-politique de cette terrible et meurtrière odyssée. Les tristes personnages de ce récit peuvent-ils faire autre chose, après la guerre, que de continuer à tuer, car lorsqu'ils cessent de tuer, ils ont peur d'en mourir? »

(Daniel Walther: Dernières Nouvelles d'Alsace)

« Dans « *Christos et les chiens* », l'écrivain poursuit et conclut ce cheminement dans lequel la métaphore du chien plonge aux tréfonds de l'imaginaire balkaniques et rend compte du désir de mort à l'œuvre aussi dans ce conflit, triste illustration de ce qu'écrivait Freud voici soixante ans dans « *malaise dans la civilisation* ». »

(Michel Guilloux: l'Humanité)

« Et le livre, plus froid dans sa cruauté et plus explicite dans la caricature politique que les deux volets précédents, s'achève sur l'image atroce et obsessionnelle du début de l'œuvre,

cette petite fille soumise, presque sereine de résignation, que l'on fait griller vivante. Le pire est qu'ici, cette ultime scène est donnée comme une note d'espoir. »

(Jean-Baptiste Harang: Libération)

PRELUDE À LA GUERRE

(Mercure de France, 1996)

« Une fable serbe tragique... Nous sommes dans un irréel surpeuplé de fragments de réel, et celui-ci est épouvantable. Le « moi » n'est pas plus saisissable que les autres, et les persécutions accompagnent les actes de guerre: toutes les guerres en une, et toutes les époques déplacées comme pour mieux s'affirmer. Le souvenir, la présence et l'absence ne sont pas perçus séparément... Ici se profile un Kafka immatériel et ennemi du siècle où plus rien n'est vrai, sauf l'imagination qui sauve l'espèce de ses propres crimes... La mélodie de Vidosav Stevanovic, par la beauté de sa langue et par une musique lancinante, nous projette en une hallucination où l'homme se construit et se détruit à la fois, et où le bonheur est aussi affaire de malheur. Elle abolit les hiérarchies avec une grâce douloureuse : nous n'avons rien à nous pardonner. »

(Alain Bosquet: Le Figaro)

« Étonnante prémonition qui ce ressassement litanie d'un passé toujours recommencé : 52 veillées où le conteur n'est ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. Tantôt moine, tantôt putain, tantôt démon, il meurt mille fois pour renaître dans le peau d'un pendu qui soliloque, d'une petite fille violée ou d'un soldat mort qui depuis sa tombe écrit à sa famille : Cher parents... Suit un récit d'apocalypse où le surnaturel vient au secours de l'insoutenable. Depuis la nuit de temps, il témoigne le conteur fou de siècles de carnage, d'épidémies, de tortures, de colonnes de mort hallucinés. Cela se passe au Kao, pays introuvable sur la carte des Balkans. Il est terrible le regard de Stevanovic qui s'étend largement au-delà des frontières invisibles de Kao. »

(Lili Braniste : Lire)

« *Prélude à la guerre* est le vrai-faux titre d'un vrai beau roman, difficile mais fort, prophétique assurément. Son histoire se confond avec celle de son auteur, Vidosav Stevanovic, Serbe de vieille souche... Cette guerre dont on lit aujourd'hui le *Prélude*, on sait ce qu'elle fut, ce qu'elle continue d'être dans les plaies des mémoires, vives encore : elle fit de Stevanovic un traître volontaire, l'obligeant à s'exiler en Grèce puis à Paris, lui valant de se faire violemment agresser pour avoir choisi de devenir « un Serbe symbolisant la résistance antinationaliste serbe »... Courage d'un homme, tragédie d'un peuple : ce destin n'était pas sûr, mais semblait écrit déjà, quand parut en 1986 un livre qui obtint le prix NIN : *Testament – roman en 52 veillées*, ce livre-même qui les circonstances, d'une certaine façon, ont rebaptisé *Prélude à la guerre*. Le passage d'un titre à l'autre n'est pas fortuit. »

(Fabrice Gabriel: les Inrockuptibles)

« *Prélude à la guerre* est la version balkanique de l'Apocalypse. Avec une prose déchiquetée, hallucinée, qui se nourrit de fantastique pour supporter l'insupportable. Cela se passe à Kao,

c'est-à-dire nulle part. Un nulle part où se profile pourtant l'histoire tragique de l'ex-Yougoslavie. Terrifiant. »

(André Clavel: L'Express)

« Pour s'imprégner de l'esprit balkanique, rien de tel que de plonger dans cette œuvre majeure, rien de telle que de s'immiscer à Kao, d'y entrer par ce raccourci au milieu d'une forêt très dense, de se perdre dans les horizons infinis de la Vieille Montagne. En quelques fresques sauvages, Vidosav Stevanovic permet de déceler le mal qui ronge ces contrées depuis la nuit des temps. »

(Olivier Mouton: Libre Belgique)

« Un Serbe traître à son peuple et conteur de génie...Car ce qui enchante d'abord, à la lecture, c'est l'audace et la beauté des hyperboles. Dans des paysages de nuages abracadabrants, les cavaliers de l'Apocalypse ne sont pas quatre, ils sont mille. Sur la terre livrée aux puissances du mal, soit rôtie par le soleil jusqu'à désintégration totale, soit pourrie et liquéfiée par des déluges, apparaissent des semi-géants sans tête, des femmes mi-déeses mi-mortelles qui portent dans leurs flancs des peuples tout entiers, des anachorètes privés de raison qui alternativement meurent et ressuscitent. »

(Janine Matillon: La Quinzaine Littéraire)

LA MEME CHOSE

(Mercure de France, 1999)

« Ce sont onze monologues hallucinés qui s'entrecroisent pour une implacable descente dans l'horreur et la guerre. Ce sont onze personnages enfermés en eux-mêmes errant toujours dans la ville en ruines ou traînant dans leur exil d'innommables souvenirs... L'écriture hachée et incantatoire de Vidosav Stevanovic donne toute sa réalité au déchaînement de la violence qui ravage depuis 1991 l'ex-Yougoslavie...*La Même Chose*, achevé en 1995, est le plus bouleversant de ses livres et le plus achevé. Il se refuse à situer les lieux – même si l'on reconnaît Sarajevo - , car la tragédie pourrait avoir lieu n'importe où dans les Balkans dévastés par des haines ethniques toujours plus semblables. »

(Marc Semo: Libération)

« Cinquième roman du Serbe Vidosav Stevanovic, *La Même Chose* est bien plus qu'un roman sur la guerre : un magnifique poème d'exil et de tristesse, écrit dans une langue admirable... Un même destin, un même déplacement unit ses personnages, de Paris à ce territoire indéterminé, « clandestin international », dont ils viennent tous...Dans le déplacement généralisé de la guerre, à cinquante années de distance, le poing de l'exil tend son arche d'un bout à l'autre du temps, les mêmes histoires se reproduisent : c'est « la même chose », quels que soient le désespoir, la folie qui les habitent ou la Fin les attend, tous sont des exilés, tous échappent, quoiqu'ils en aient, au déterminisme identitaire. »

(Marc Weitzmann: Les Inrockuptibles)

« Pour se battre, Vidosav Stevanovic n'a que ses mots. Dans le pire de ses cauchemars, il aurait pu imaginer les ravages de la folie nationaliste qui s'est abattue sur son pays. *La Même Chose* est un livre cruel. Pour l'auteur et son lecteur... Stevanovic a eu l'audace de regarder la haine en face. De la transcrire. De l'expulser par ses visions. *La Même Chose* est un livre blessé et fatal. »

(Gilles Anquetil: Le Nouvel Observateur)

« Il faut lire et entendre le roman de Stevanovic, *La Même Chose*, comme un cri de vérité contre ce matraquage et contre un mensonge qui ne cesse pas. Le cri de onze personnages ayant vécu ou répandu les souffrances de ce qu'il est aujourd'hui permis d'appeler le retour de l'impensable sur la terre d'Europe (oui : ce que, il y a quelques années encore, les réalistes refusaient de savoir ou de comprendre est devenu une évidence). Onze personnages, donc, tombés dans le filet des mufles qui répandaient le crime et le malheur comme au hasard, dans une ville innommée mais reconnaissable : Sarajevo. »

(Daniel Rondeau: L'Express)

« La guerre interne à la Yougoslavie trouve avec Vidosav Stevanovic un porte-parole dont la voix semble infailliblement ajusté au désastre vécu par des milliers d'individus. *La Même Chose* est appropriée à ce désastre. Des vies humaines ravagées – c'est ce que reste des grands conflits ; politiques et des discours qui les portent... Ce livre est un brouillage de voix et de destins qui se superposent et se conjuguent, dans un même désert psychotique, dans un même désarroi. Cela donne un récit morcelé, cisailé au couteau, au rythme suffocant. »

(Francis Wybrands: Etudes)

« Avec *La Même Chose*, Vidosav Stevanovic a écrit l'un de ses plus beaux textes, contre la guerre et contre la furie des hommes. Il a donné à son roman la forme d'un oratorio funèbre, en peu comme celui qu'Arnold Schonberg dédia *Au survivant de Varsovie*. Le récitant révèle mezzo voce des gens hagards, murés dans leur tragédie, séparés les uns des autres par le vide, l'amnésie, l'indifférence. Des gens qui vivent à Paris, ou là-bas, dans un autrefois et un ailleurs lointains où règne l'horreur... La tragédie de l'homme est en germe au cœur de la vie. Pourtant la lumière revient au douzième cercle. »

(Laurand Kovacs: La Croix)

« Bien avant la dislocation de la fédération réunissant en une seule mosaïque une bonne partie des peuples de sa péninsule, Stevanovic était surtout écrivain. Aujourd'hui, parmi les plus importants de son temps, il ne cesse d'interroger le destin collectif de l'humanité au-delà de l'actualité, de cette tragédie à l'issue toujours incertaine... L'action de son nouveau roman se déroule entre le Paris de la place Pigalle, celui des quartiers élégants aussi, et une ville innommée à force d'avoir tant de noms imaginaires... La structure du roman, moderne comme la guerre, est brisée, découpée en chapitres où chaque personnage se retrouve... Ce morcellement du texte, ce style expressionniste si bien rendu par les traductrices, reflète d'une manière magistrale à la fois l'explosion d'un pays et l'émiettement d'une humanité sans réponse. »

(Edgar Reichmann: Le Monde)

« Cruauté, souillure, exil, perte d'identité et cynisme, tous les ingrédients qui font les grands massacres y sont. D'une écriture sans larmes, il descend dans les arcanes de la guerre à travers l'histoire de onze personnage... Un roman incantatoire qui lasse sans voix, à lire d'urgence. »

(Catherine Castro : Marie Claire)

« Ecrivain serbe en exil, contraint d'éviter son pays, qu'il porte, selon la belle expression usitée autrefois par Midhat Begic, « en contrebande dans sa poitrine », Vidosav Stevanovic ne dépeint rien d'autre que l'enfer humain en l'homme et parmi les hommes. *La même chose* est un livre morcelé d'histoires. Un livre « rayé », comme on le dirait d'un disque. Qui insiste, en graduant, que tout se répète. »

(Bruno Rochete : La Cronique d'amnesty international)

« Vidosav Stevanovic, auteur entre autres de *Prélude à la guerre*, usant de paroles incantatoires ou crues, décrit le malheur absolu. Il emprunte à Dante le titre de ses chapitres mais, comme disait déjà Albert Londres : « Dante n'avait rien vu ».

(Notes bibliographiques)

« MILOSEVIC, UNE EPITAPHE »

Fayard, Paris, 2000

« Il pouvait difficilement mieux tomber. Ecrivain serbe réfugié en France, ennemi intime du président Slobodan Milosevic depuis toujours, Vidosav Stevanovic vient de publier un gros livre inclassable intitulé Milosevic, une epitaphe. Une biographie ? Pas vraiment. Plutôt un exorcisme, un réquisitoire obsessionnel, un combat au corps à corps impossible puisque Milosevic, l'antihéros, sans cesse se dérobaît ? Comme s'est sans cesse dérobée l'opposition, autre cible des critiques de l'écrivain, toujours finissant par venir manger au râtelier, ne valant pas mieux que celui qu'elle prétendait combattre. »

(Christian Sorg : Telerama)

« L'écrivain Vidosav Stevanovic revient sur ces quatorze ans de malheur pour tenter de trouver les ressorts profonds d'un système qui défie les règles de la science politique. En romancier, il s'attache au caractère de son personnage principal et de son entourage, en particulier de sa terrible et médiocre épouse Miriana, l'« idéalogue » du couple, qui a jadis obtenu un doctorat en sociologie en égrenant les lieux communs du marxisme le plus primaire... Il est bien trop au fait des réalités balkaniques pour chercher la source des massacres de la dernière décennie exclusivement dans le caractère ombrageux du dirigeant suprême. Le système titiste et ses perversions, la montée des nationalismes après la chute du communisme, la complicité des chefs des Républiques qui rêvent d'être maîtres chez eux, la faillite de la classe moyenne, la vénalité des intellectuels, l'indigence de l'opposition,

l'aveuglement de l'Occident... Stevanovic tient compte de tous ces éléments « extérieurs » qu'en excellent tacticien Milosevic utilise à son profit. »

(Daniel Vernet : Le Monde)

« Ecrivain serbe, Vidosav Stevanovic connaît bien Milosevic. Alors qu'il dirigeait l'une des principales maisons d'édition de Belgrade, il a croisé à maintes reprises le chemin de celui qui deviendra « le boucher des Balkans ». Et assisté à l'irrésistible ascension de cet apparatchik peureux et insipide porté par tout un peuple dopé au nationalisme. Son dernier ouvrage « Milosevic, une épitaphe », écrit depuis son exil parisien, constitue le portrait le plus complet sur ce personnage « shakespearien » et son incontournable épouse. »

(Jérôme Fritel : France-Soir)

« Parce qu'il est serbe, qu'il a toujours été antinationaliste et que ses prises de position l'ont contraint à fuir son pays (ce qui ne l'a pas empêché de se faire rosser par des ultranationalistes il y a quelques années à Paris), Vidosav Stevanovic peut tout se permettre. Il ne s'en prive pas : nulle trace de complaisance dans ce « Milosevic, une épitaphe », qui oscille entre l'essai et la biographie. Ni pour son modèle, « l'homme sans qualités », ni pour ses concitoyens qui l'ont porté aux nues et s'en détournent aujourd'hui sans s'interroger sur leur part de responsabilité dans cette décennie tragique, ni pour les intellectuels, dont lui-même, incapables de contrarier cette dérive quand ils n'en étaient pas complices. »

(Le Point)

« Derrière le portrait tracé sans complaisance de celui qui aura été l'un des acteurs principaux ayant mené la Yougoslavie à la ruine, c'est une radiographie cruelle, non seulement d'une région spatialement délimitée, mais de l'Europe et des démocraties occidentales qui est effectuée. Il fallait toutes les recherches documentaires scrupuleuses de l'historien et les talents visionnaires du romancier pour pénétrer à l'intérieur d'un monde qui semble avoir perdu toute sa raison. Le désir de comprendre se heurte non seulement aux complexités d'une histoire tourmentée, aux contextes politiques difficiles (le tittisme, sa décomposition, la chute du communisme, les précédentes résurgences des nationalismes,...), mais aussi aux entêtements quasi pathologiques de familles aux lourds atavismes (celles de Milosevic et de sa femme), aux palinodies d'oppositions réduites à se chercher des chefs représentatifs, aux complicités de la communauté internationale plus dévouée à soutenir le tyran en place que ceux qui s'y opposent . »

(Francis Wybrands)

« Vidosav Stevanovic voit en Milosevic « un vide qui emporte tout et qui s'adapte à tout », l'archétype de la politique de cette fin de siècle, « aveugle à l'éthique et indifférente aux valeurs », « qui ne connaît que les rapports de force, le pragmatisme stupide, les intrigues, les calculs incompréhensibles ». Vidosav Stevanovic rêve d' « européanisation » et de « retour à la civilisation » pour une Serbie libérée « de ses criminels et de ses fantasmes morbides ». « Milosevic finira par s'en aller », conclut l'écrivain mais son modèle lui suivra : « Un mélange d'idéologies choisies en fonction des impératifs de l'heure, le pouvoir pour le pouvoir, l'impunité, l'euphorie des petites passions parmi les plus viles, la débauche et les paradoxes de la liberté que le peuple a malheureusement acceptés. »

(François d'Alañon : La Croix)

« Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Vidosav Stevanovic est d'une lecture passionnante pour qui veut parcourir et comprendre les dix années que vient de vivre la Yougoslavie. Depuis « La neige et les chiens »(1993), on connaît l'exceptionnel talent de l'auteur à faire partager la tragédie des Balkans. Ici, il utilise son expérience de romancier pour expliquer Milosevic de l'intérieur ; et il y a quelque mérite car peu de personnes, rappelle-t-il, sont moins romanesques que cet homme »inintéressant et banal, ordinaire au point d'être répugnant », capable justement de dissimuler la banalité du mal jusqu'au moment où celui-ci explose. »

(Paul Meunier : Sud-Ouest)

« Milosevic m'a tout volé, il est juste qu'il me rende quelque chose... » Par une étrange coïncidence, le dictateur de Belgrade vient d'être chassé par la rue alors que Vidosav Stevanovic, son adversaire déclaré, ex-directeur de deux grandes maisons d'édition yougoslaves, en exil en France, publie sa biographie en forme d'épithète. Il y brosse le portrait sans concessions d'un « personnage insignifiant » qui aura trompé son pays jusque dans son prénom : Slobodan signifie « libre ». Il s'explique.

(Michel Vagner : L'Est Républicain)

« Une biographie du président serbe et maître de la Yougoslavie qu'il a contribué à dépecer. Ce livre décrit l'itinéraire tourmenté de Slobodan Milosevic, à l'heure où son propre peuple risque de lui demander des comptes. A travers ce portrait on retrouve et comprend l'histoire récente de ce qui fut le royaume de Tito pour devenir la poudrière de l'Europe. A lire de toute urgence. »

(L'Alsace)

« Que restera-t-il, demain, de Milosevic ? Quelle image l'Histoire gardera-t-elle de cet homme qui parvint à faire mentir l'adage chanté dans les rues de Belgrade, de Zagreb et de Sarajevo à la fin des années '70 : « Après Tito, Tito » ? Dans un livre qui tient de la biographie, du roman et du journal, Vidosav Stevanovic, exilé à Paris, tente de cerner la personne autant que le personnage de Milosevic. Et cherche à comprendre. Comment ce petit bureaucrate communiste sans envergure a-t-il pu devenir à un moment donné l'espoir d'un peuple ? Comment a-t-il réussi à se maintenir au pouvoir au fur et à mesure de ses tromperies et de ses échecs sociaux, économiques, militaires ? Pourquoi l'élite intellectuelle belgradoise, les voyous, les nationalistes, l'église orthodoxe serbe se sont-ils parfois laissés séduire par cet esprit étroit, idéologue, cynique et athée ? Stevanovic n'écarte aucune question et répond avec énergie de l'homme blessé par le chaos dans lequel a plongé son pays natal. Ses larmes font office de mots, ce qui lui fait écrire des choses sincères sinon toujours justes. »

(Jean-Christophe Buisson : Le Figaro Magazine)

« Dans cette « sombre constellation » de dictateurs qui « gravite éternellement au-dessus de l'humanité », l'écrivain serbe Vidosav Stevanovic a entrepris de décrire l'astre sans doute le plus gris : Slobodan Milosevic, qui lutte aujourd'hui pour conserver son pouvoir. Dans « Milosevic, une épithète », l'auteur, adversaire de la première heure des nationalistes de son pays et qui vit en exil à Paris, présente un personnage tout à la fois falot et shakespearien, capable, tel le roi Lear, de toutes les atrocités et manipulations pour le pouvoir, tout en

demeurant vide de convictions. Il décrit minutieusement la psychologie de cet homme dont l'enfance solitaire a été secouée par les suicides de ses parents. Il raconte l'ascension de ce médiocre apparatchik et de sa femme, Mira Markovic, mélange de marxiste et de midinette, la façon dont ils ont méthodiquement entrepris de mettre leur pays en coupe réglée. L'instauration d'une « économie de rapine » et de contrebande contrôlée par leurs amis et leur famille. »

(Yves Bourdillon : Les Echos)